

Aux fils du temps : La Redoute

Francis Petit
Jacqueline Grislain
Martine Le Blan

Robert Laffont



IMP. LILLE 86.01437



Pages de garde : Trois générations d'industriels : Charles Pollet-Duthoit, Henri Pollet-Screpel et Charles Pollet-Motte, réunis avec leur personnel sans doute à l'occasion d'un anniversaire, Circa 1910.
Vue aérienne de l'usine de la Martinoire à Watrelos, Nord - 1972.

auve fils d'utemps
LA REDOUTE

Fol 20⁵

127

Maquette et jaquette de couverture : Jean-Etienne Grislain
Coordination : Francine Desbonnet
Recherches iconographiques : Jacqueline Grislain, Martine Le Blan
Façades et plans dessinés par : Thierry Grislain, Martine Proy
Secrétariat : Florence Willemain, Chantal Dazin
Photogravure : Graphic-Color Wasquehal
Photocomposition et impression : Van Meenen - Armentières
Abréviations :
ADN : Archives Départementales du Nord
AM : Archives Municipales

dépôt légal : octobre 1985
ISBN : 2.221.04874-1

© Editions Robert Laffont S.A.
6, place Saint-Sulpice - 75006 Paris
S.A. La Redoute
110, rue de Blanchemaille - 59100 Roubaix

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays
y compris U.R.S.S.

713369

65

AUX FILS DU TEMPS LA REDOUTE

Francis Petit

Jacqueline Grislain Martine Le Blan

Edition

Robert Laffont - SA La Redoute

REMERCIEMENTS

Nous tenons à remercier ici ceux qui ont facilité nos recherches ou qui nous ont aimablement communiqué de leurs précieux documents, et tout particulièrement :

Messieurs André Beirnaert
Louis Bergeron
Joseph Castain
Guy-Louis Deffrennes
Pierre Deyon
Emile Gillioen
Jean-Pierre Hirsch

Madame Maylis Jeanson

Messieurs Yves Mesnard
Bernard Notardonato

Madame Joseph Pollet-Derville

Messieurs Pierre Pouchain
Jacques Prouvost

Madame Maurice Prouvost

Monsieur Didier Schulmann

Madame René Wattinne

les Archives départementales du Nord

les Archives municipales de Roubaix

les Archives municipales de Tourcoing

la Bibliothèque des Arts Décoratifs, Paris

la Bibliothèque Forney, Paris

la Bibliothèque municipale de Lille

la Bibliothèque municipale de Roubaix

la Bibliothèque municipale de Tourcoing

la Bibliothèque Nationale, Paris

le Centre Art et Industrie, Tourcoing

l'Estit, Villeneuve d'Ascq

les Etudes de Maîtres Georges Debosque, Pierre Delommez, Paul Fontaine, Raphaël Ghesquière

la Mairie de Roubaix, service photographique

la Mairie de Sainghin-en-Mélantois

le Musée des Beaux-Arts de Tourcoing

le Musée du Carillon, Tourcoing.



AVERTISSEMENT

L'idée de cet ouvrage sur La Redoute revient à l'un de ses dirigeants : Francis Petit, Directeur Général. Vivant l'entreprise depuis plus de vingt ans, il lui a semblé primordial d'en préserver la mémoire, non pas uniquement pour célébrer les mérites de cette société, mais bien au-delà pour tenter de retrouver son identité, sa personnalité, ses racines.

Cette ambition a justifié l'appel à deux chercheurs extérieurs à l'entreprise, spécialistes de l'histoire industrielle régionale. Francis Petit a rédigé l'histoire de l'entreprise pendant ces quarante dernières années, tandis que Jacqueline Grislain et Martine Le Blan ont restitué les grandes étapes de la vie de la famille et de la société depuis le XVII^e siècle jusqu'aux premières expériences et premiers succès de la vente par correspondance et du catalogue.



PRÉFACE

"Nos actes ne sont éphémères qu'en apparence. Leurs répercussions se prolongent parfois pendant plusieurs siècles. La vie du Présent tisse l'Avenir".

Gustave LE BON - Hier et Demain

"Il serait fallacieux de croire qu'il est possible d'équilibrer le Présent et de préparer l'Avenir sans se souvenir du Passé. Nous en souvenir est notre richesse et notre privilège".

Albert BRUNET - Le Soir

Pour celui qui patiemment l'a apprise et partiellement vécue, l'histoire de La Redoute est belle.

Il était naturel qu'elle fût contée. Ce n'est pourtant pas un conte pour enfants avec son imaginaire, ses princes et ses fées. Il ne commence pas à Göttingen.

C'est une belle histoire qui naît dans un village dont le nom résonne bon la Flandre ; l'extraordinaire aventure d'une entreprise qui se crée, grandit, évolue, progresse, réussit... avec certes par-ci, par-là, quelques échecs, mais dégageant dans l'ensemble une forte impression de continuité dans sa faculté de s'adapter aux temps nouveaux successifs.

C'est aussi la belle histoire conçue, mise en scène et interprétée depuis plus de cent cinquante ans par une famille, huit générations se succédant sous le même patronyme.

Cette histoire de La Redoute est aussi un fragment de l'histoire du Nord et plus particulièrement de celle de Tourcoing et de Roubaix, passant du stade rural à celui des capitales françaises, voire européennes, des industries du textile, en vivant toutes les péripéties, les aventures, la gloire et le déclin pour une nouvelle métamorphose en capitales de la vente par catalogue en France. N'est-ce point extraordinaire ?



Partir des archives d'une famille et de celles d'une entreprise, essayer de les réunir en un fil conducteur plus résistant, relater le cheminement de l'une et de l'autre à travers des périodes troublées, des périodes de guerres et de drames, mais aussi des périodes de conquêtes et de progrès, constitue un enseignement et surtout une contribution à la restitution de la mémoire collective, dont il pourra être tiré parti utilement par les générations futures.

Attachés intellectuellement et sentimentalement à cette belle et grande entreprise, nous aimons à en faire visiter les installations, plus particulièrement ses installations de vente par catalogue, spectaculaires, sinon complexes et originales, de Roubaix, Tourcoing et Wattrelos.

Nous répondons en cela à un courant de "modernité", ouvert à l'entreprise. Elle n'est plus mystérieuse et secrète. C'est une des expressions bien naturelles de notre sentiment d'appartenance.

Dans la plupart des cas, la surprise des visiteurs est grande. On imagine mal, en effet, qu'il faille tant de mètres carrés au sol, tant de hauteur sous plafond, tant de kilomètres de convoyeurs et de tapis roulants, tant de systèmes électroniques et informatiques placés un peu partout pour traiter les millions de commandes des clients. Et que dire de ce qui est moins spectaculaire et se trouve en amont et en aval du traitement des commandes ?

Depuis vingt ans, des plaquettes annuelles élaborées avec imagination, compétence et soin relatent, images à l'appui, l'envers du décor, celui que le public ne voit jamais. Mais que valent le texte le plus clair et l'image la plus saisissante en regard d'une visite ?

Bien souvent nous accompagnons nous-mêmes cette visite et découvrons avec étonnement et intérêt qu'ici ou là il y a encore quelque chose de changé. C'est une des caractéristiques de l'entreprise qui grandit et prospère : elle change très vite. La fonction crée l'organe ; la fonction nouvelle, le volume nouveau créent l'organe nouveau, puissamment aidé par les technologies nouvelles ; ainsi dépérissent et disparaissent les organes anciens.

Nous mémorisons alors ce dernier changement et rangeons le précédent à côté des autres (si nous les retrouvons, ou de ce qu'il nous en reste) dans les petites oubliettes de notre cerveau. C'est à peine si nous nous souvenons que dix ans auparavant c'était autrement, très différent. Oui, mais quoi ? Seuls les spécialistes des secteurs concernés seraient en mesure de tout restituer avec précision.

Seulement, entre-temps, ils ont vu leur carrière évoluer elle aussi. Ils ont changé d'affectation, souvent pris des galons supplémentaires dans le développement général.

Il en va ainsi de toute entreprise qui connaît un développement accéléré et continu pendant plusieurs années : la nécessité pour tous de faire face au présent, mais plus encore celle de préparer l'avenir, conduisant à balayer les organisations obsolètes.

Voilà comment s'installe sournoisement, insensiblement, le processus permanent d'effacement de la mémoire de l'entreprise, par un phénomène de stratification des évolutions internes.

"J'étais dans les grands bureaux" dit une retraitée ; "j'étais au téléflex dit une autre ; "j'étais au Davidson" dit une dame toujours en activité ; "j'ai commencé à la mécanographie" dit une autre ; etc, etc... Bien sûr, par l'effet du temps, cet écho se fait de

plus en plus rare et est de moins en moins compris ; et pourtant, il s'agit bien de vente par catalogue, et pas de celle qui remonte à 1930, mais à vingt ans au plus.

Voilà comment, chaque année, l'oubli de ce qui fut le travail d'autres générations s'installe un peu plus et chez le plus grand nombre.

Il n'y aurait rien à dire à cela, si ce n'est que ce passé eût sa raison d'être, fût en son temps un futur. Entrepris par des hommes et des femmes donnant certainement le meilleur d'eux-mêmes, croyant en l'utilité de leurs efforts, regardant constamment l'avenir, ce futur était porteur et révélateur de la culture de l'époque, donc nourricier. A ces titres, il ne doit pas être oublié car il peut être source de méditation et d'enrichissement.

L'esprit d'entreprise, les comportements face aux grandes mutations, aux nouveautés, aux innovations, le goût du risque et celui de se battre pour une bonne cause demeurent de solides vertus de notre temps, seulement nuancées dans le style d'expression ou les formes d'application, afin de correspondre aux exigences de l'époque où elles ont à s'exercer.

De cela non plus il ne faut jamais perdre la mémoire.

Il nous arrive aussi de retenir à déjeuner ceux qui nous rendent visite, surtout s'ils viennent de Paris, de plus loin en France ou de l'étranger. Nous disposons pour cela d'une salle à manger (au cinquième étage d'un bâtiment qui connut bien des avatars d'utilisation), qui offre au visiteur un panorama saisissant sur les villes de Roubaix et Tourcoing et leurs petites sœurs si ressemblantes, sur ces milliers de toits de maisons d'une architecture presque uniforme, ces villes et communes enchevêtrées, grises, noires et brunes, ces usines cathédrales bâties dans les villes (ou ces quartiers de ville bâtis autour des usines ?).

Là aussi les hommes, la société et les pouvoirs publics, pour le bien de tous, et le temps et le progrès, sans le moins du monde nous consulter, ont fait leur œuvre : de vieux quartiers, taudis en courées, ont été rasés ; des usines en grand nombre se sont arrêtées et ont fait place à des terrains sur lesquels on a édifié des "H.L.M.". Le paysage urbain a été redessiné par de nouvelles artères de circulation. Dans quelques années, plus un lecteur ne pourra suivre les allées et venues des personnages des romans de Maxence Van der Meersch en quête d'un travail, fuyant le chômage et sa misère, rôdant la nuit dans des quartiers où l'on peut voler de quoi se nourrir et se chauffer(1).

Pourtant, l'œuvre de Maxence Van der Meersch demeurera et, nous l'espérons, gagnera en notoriété. Et même si les lieux de l'action deviennent imaginaires pour les prochaines générations de lecteurs, les personnages de l'action ne perdront rien en authenticité et en présence.

C'est, à une plus modeste échelle, ce que nous souhaitons à cette histoire de La Redoute.

Francis PETIT

(1) "Invasion 14 - "Quand les sirènes se taisent" - "La ville pauvre".



1506 - 1832

DE L'AGRICULTURE A L'INDUSTRIE



Le Sain de novembre 1777 j. Souffignis prêtre
 vicair de cette paroisse aij. Baptisé Pierre
 Joseph pollet né Le jour avant en Legitime
 mariage du S. Jean Baptiste pollet fermier de
 La Cour de Lestrie et de donnette Joseph
 Lhermitte domiciliés en cette dite paroisse
 ont été parain Pierre Joseph Duboulo et marie
 françoise Lhermitte, Le père present quels ont
 tous Signés Conuement.

J. B. J. Pollet p. J. Duboulo
 Françoise Lhermitte

J. B. W. Vanhoveoid

Acte de baptême de Pierre-Joseph Pollet. Table paroissiale de Sainghin-en-Mélantois. (Archives Municipales).

Page précédente: détail d'un vitrail du grand escalier de la maison de Joseph Pollet, 41, rue de Lille à Roubaix - Latteux Bazin, maître verrier à Mesnil-St-Firmin - Oise - 1889.

CHAPITRE 1

LE LABOUREUR ET SES ENFANTS

AU PAYS DE MÉLANTOIS

C'est d'abord dans les environs de Lille, à Sainghin-en-Mélantois, que l'histoire de la famille Pollet s'est écrite. Censiers, autrement dit fermiers-locataires, leur statut social était celui des cultivateurs relativement aisés, attachés comme eux aux différents domaines de la châtelainie de Lille. Sept générations s'étaient déjà succédées sur les terres du village, lorsque naquit à la ferme de l'Estrée, le 16 novembre 1777, Pierre-Joseph, sixième enfant d'un foyer qui en comptera dix. Avec lui commençait la longue aventure de l'entreprise, connue aujourd'hui sous le nom de "La Redoute". Comme nombre de ses frères, sœurs et cousins, il quittera le berceau familial pour exploiter l'une des plus grosses "censes" de Roubaix et "se mêler" de distillerie de grains. Douze ans plus tard, ayant abandonné l'agriculture, il est fabricant à Tourcoing, au côté de proches parents de sa femme. A l'époque, ce métier consistait à faire fabriquer des étoffes à façon chez des tisserands travaillant "à la demeure" dans leur ouvroir domestique. Pierre-Joseph mourra prématurément en 1822, à l'âge de 45 ans. Ses descendants "s'occuperont" tous d'industrie dans la ville de Roubaix, définitivement adoptée par la famille en 1832.

Pierre-Joseph Pollet est l'homme de la transition, un des nombreux acteurs qui ont participé à la grande mutation qu'a connu, au début du XIX^e siècle, l'arrondissement de Lille. L'industrie textile y prenant son essor a engendré l'embryon d'un milieu patronal d'origines diverses, où cependant les ruraux tiennent une place prépondérante. A propos de l'itinéraire de Pierre-Joseph, il reste à découvrir les véritables motifs qui l'ont animé lorsqu'il abandonna l'agriculture, les circonstances, les péripéties et les modalités de son insertion dans le monde industriel.

En l'an 1506, les très respectables mandataires de la petite communauté rurale de Sainghin : le curé de la paroisse, le bailli et huit manants honorablement connus, déposaient sous serment à propos des "facultés" des habitants de leur village, ils affirmaient qu'"au dit lieu il y a 140 feux dont les 60 prennent les biens de la charité des povres ; et s'y a bien XXX à XL povres vesves, et le remanant sont labouriers et manouvriers ; au nombre duquel reste, il y a trois personnages qui se meslent de marchandises de wedde et peuvent faire fait de deux mil livres par an" (1).

Destiné à établir le montant des aides à lever pour le souverain, cet état insistait à dessein sur le grand nombre de pauvres villageois secourus, sans doute le tableau était-il un peu noirci. Par contre, les trois riches marchands de pastel, de guède ou wedde disait-on en Flandre, paraissaient tout désignés pour supporter la plus grande part de la charge de l'impôt. Ces contribuables de choix, gros laboureurs du village, avaient pressenti les profits à tirer de la culture

(1) Th. Leuridan. *Histoire féodale et monographie de Sainghin-en-Mélantois du X^{me} au XVIII^{me} siècle*. Texte dactylographié. Lesquin, 1984. L'essentiel des renseignements sur l'histoire féodale de Sainghin a été emprunté à cette monographie complétée par des tableaux généalogiques des familles anciennes, ils ont été établis par G.L. Deffrennes.



Carte gravée en 1667 de Lille et ses environs. Les quartiers de Mélantois, Pévèle, Ferrain et Weppes constituait la châtellenie de Lille, division administrative de l'Ancien Régime équivalent à peu près à l'actuel arrondissement de Lille. (B.M. Lille. Fond Carré Reybourbon).

et du commerce des plantes tinctoriales nécessaires à l'industrie drapière des régions septentrionales.

La culture de la guède nécessitait beaucoup de soins, peu de superficie et le rendement était excellent, "deux ou trois bonniers rendant 80 ou 75 l. chacun, trois ou quatre fois plus que le blé" (2). Or, la main-d'œuvre était abondante et peu exigeante en matière de salaire, car "depuis X à XII ans encha le-dit village est augmenté en peuple, mais il leur semble qu'ilz sont plus povres qu'ils n'estoient lors parce que leurs censes sont plus chières qu'elz n'estoient en temps passé" (3).

Pour supporter la hausse du loyer de la terre, cultiver un produit cher comme la guède semblait une solution très satisfaisante. Cela entraîna un certain recul des cultures céréalières traditionnelles moins rentables et dont les cours connaissaient des fluctuations saisissantes suivant l'importance des récoltes et les caprices du marché. Il fallait notamment tenir compte de la défection des villes belgo-hollandaises qui préféreront, tout au long du XVI^e siècle, s'approvisionner en blés polonais et baltes, qui transitaient par la mer du Nord (4).

Le pastel tenta les laboureurs les plus dynamiques qui s'occupèrent également de commercialiser leur récolte et éventuellement celle des paysans plus modestes qui cultivaient pour eux.

Lille, jusque-là centre régional du commerce de la guède, perdit ainsi peu à peu son monopole au profit des villages environnants, en particulier ceux du pays de Mélançois où, en 1505, on dénombrait une cinquantaine de marchands ruraux, répartis dans dix-neuf paroisses (5). Leur existence témoignait d'un mouvement de rénovation dans les pratiques culturelles aux environs de Lille dès la seconde moitié du XV^e siècle où l'on assista à la diversification de l'élevage et de la culture, avec la disparition progressive de la jachère.

La majorité de la population de Sainghin, "le remanant", se répartissait entre laboureurs et manouvriers travaillant des terres dont ils n'étaient pas propriétaires : "gagnans leur vivre tenant terre d'autrui" (6). Leur condition était fort différente : le laboureur possédait les instruments pour cultiver le sol et exploitait généralement une ferme importante, tandis que le manouvrier n'était qu'un salarié louant sa force de travail.

Dans la région lilloise, aux temps troublés du XIV^e siècle, raréfaction et cherté de la main-d'œuvre avaient poussé les propriétaires, seigneurs laïcs ou ecclésiastiques et bourgeois des villes, à bailler à cens pour 9 ans leur terres. Ils devinrent alors de simples "rentiers du sol" dont la quasi totalité des terres jusqu'à la Révolution fut mise en valeur par des paysans-locataires.

En 1506 à Sainghin ces paysans occupaient : "272 bonniers 4 cens de terre à labour et en lieux manoirs, jardins, prés, bos et patturages, 56 bonniers 7 cens" ; l'ensemble du cheptel se composait de "32 bêtes chevalines allant au marais, 120 vaches à prendre, 2 veaux pour une vache et 400 blanches bestes" ; enfin, ils disposaient d'un marais commun (7).

Deux seigneuries se partageaient l'essentiel du territoire communal. Une seigneurie ecclésiastique, la lointaine et puissante abbaye bénédictine de Saint-Quentin en l'Isle, fondée au VI^e siècle sur une île de la Somme, y possédait un domaine assez considérable qui échappait à la juridiction exercée par le comte de Flandre et ses officiers. Les dépendances de la seconde, laïque, dite "de Sainghin", couvraient une partie de la paroisse et s'étendaient bien au-delà. Depuis le XV^e siècle cette seigneurie relevait de celle de Roubaix, érigée par la suite en marquisat. Au long des années et au hasard des héritages, ce domaine passa de "maisons en maisons", les dernières qui le détenaient à partir de 1650 furent les familles de Rivière d'Arschot, de Beaudequin et de Diesbach.

(2) *Histoire d'une métropole. Lille, Roubaix, Tourcoing*. Sous la direction de Louis Trénard. Toulouse, 1977, pp. 160-161. Le bonnier, mesure de superficie sous l'ancien Régime, équivalait à 1 hectare, 41 ares, 71 centiares.

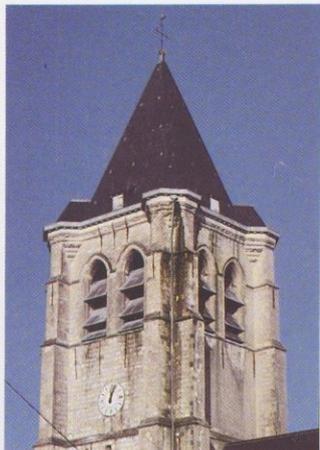
(3) Th. Leuridan. op cit.

(4) *Histoire de la France rurale*. Sous la Direction de Georges Duby et Armand Wallon. Paris, 1976, T. 2, p. 115.

(5) *Histoire d'une métropole*. op cit., p. 156.

(6) Th. Leuridan. op cit.

(7) Th. Leuridan. op cit.



Eglise de Sainghin-en-Mélantois.

DE FIDÈLES SERVITEURS

Parmi les manants de Sainghin, les censiers ou fermiers de ces riches propriétaires occupaient une place de choix, qui les désignait tout particulièrement pour exercer des responsabilités au sein de la communauté rurale.

La famille Pollet, inscrite sur les registres de la paroisse depuis le XVI^e siècle, fournit à l'abbé de Saint-Quentin en l'Isle un de ses censiers (8) vers 1660 : Guillaume, laboureur de son état, se vit aussi confier la charge de lieutenant, c'est-à-dire assistant du bailli, qui représentait sur place les religieux.

Guillaume Pollet participait à la justice seigneuriale pour les affaires féodales et criminelles, les causes civiles et foncières (9). Il eut huit enfants, dont sept quittèrent Sainghin : l'aîné, fermier à Bourghelles, accéda à la haute fonction de bailli en 1732 ; les autres, au gré des occasions, leur mariage le plus souvent, trouvèrent des "louages" aux quatre coins de la Châtellenie, à Marcq-en-Barœul, Camphin-en-Carembault, Marquain, Lamain et Fretin. Seul le sixième, Bernard, demeura dans son village d'origine, il prit à bail la cense de l'Estrée, "un lieu manoir séant contre le pavé du dit Sainghin" (10) dépendant de la seigneurie laïque. Homme de fief de Philippe André de Beaudequin, seigneur de Mez, de Sainghin et de Flers, Bernard Pollet (1697-1747) assistait de ce fait le bailli et son lieutenant. Des quatre enfants venus au monde à la ferme de l'Estrée, ce fut Jean-Baptiste (1736-1798) le fils cadet qui "hérita" du bail de la cense et de la charge de son père. Ce titre d'homme de fief lui valut l'honneur d'avoir son nom gravé sur l'une des quatre cloches de l'église ; voici ce qu'on y lisait : "L'an 1783, j'ay été bénite et nommée Adélaïde-Marie, par Messire Marie-Philippe-François-Romain de Diesbach, et par damoiselle Marie-Adélaïde-Philippine-Dorothee de Diesbach, enfans de messire François-Philippe-Nicolas-Ladislas, comte de Diesbach, seigneur de Sainghin, Flers, Bruelle, etc., etc., colonel du régiment de Diesbach. Le Febvre, lieutenant ; Pollet, Gimarguet, P. du Chatelle, hommes de fief dudit lieu. - Regnaud, fondeur".

A la fin du XVIII^e siècle, la famille Pollet pouvait s'enorgueillir d'avoir été distinguée pendant trois générations pour participer à la justice seigneuriale. On imagine aisément le prestige dont elle pouvait jouir aux yeux de ses concitoyens, un certain respect peut-être mêlé de crainte mais, en même temps, les censiers de cette famille, vivant au village et connus de longue date, employeurs recherchés pour les travaux saisonniers, jouaient un rôle indispensable d'intermédiaires entre les masses paysannes dont ils étaient finalement très proches et le lointain pouvoir seigneurial.

UNE DYNASTIE RURALE

Le bail à temps, 9 ans, qui liait le fermier-locataire au propriétaire lui accordait une certaine indépendance et, une fois le terme échu, les usages de la région lui donnaient encore toutes les chances de voir ce bail reconduit en sa faveur. Cette coutume de Flandre, connue sous le nom de "mauvais gré", "haine de cense" ou "droit de marché" (11), laissait au fermier un droit de regard sur les décisions du propriétaire, qu'il veuille donner congé à son locataire, reprendre sa terre pour lui-même ou la mettre en vente. Dans ce dernier cas, le censier ne pouvait tolérer qu'un habitant du pays, et à fortiori du village, puisse acquérir une terre qu'il tenait à bail, même si lui-même n'avait pas l'intention de l'acquérir. Pour le propriétaire, restaient deux solutions : soit trouver un acquéreur extérieur à la région, soit vendre à son fermier au prix qui convenait à ce dernier. Quant à la location, le fermier n'admettait pas davantage qu'on lui donne congé et qu'un autre cultivateur le remplace. Le "mauvais gré" des fermiers leur assurait une sorte de bail

(8) Le censier est le locataire et l'exploitant d'une ferme d'une certaine importance que l'on appelle généralement "cense". Dans la région du Nord, on prononce "cinsier" et "cinsé".

(9) *Histoire d'une métropole*. op. cit., p. 179.

(10) Th. Leuridan, op. cit. Avec l'autorisation de Guy Louis Defrennes nous avons utilisé les tableaux généalogiques de la famille Pollet. Sans ces travaux essentiels, il eut été impossible de reconstituer cet épisode de l'histoire familiale.

(11) Georges Lefebvre, *Les Paysans du Nord pendant la révolution française*. Réédition, Paris, 1972, p. 94.

LE LABOUREUR ET SES ENFANTS



Ferme de l'Estrée où naquit Pierre-Joseph Pollet. Vue actuelle.

perpétuel au prix qu'il souhaitait ; il transmettait ses droits avec l'exploitation à ses héritiers, ou cédait son bail à qui lui plaisait, moyennant le paiement d'un "chapeau" sans même en avertir le propriétaire et, à l'occasion, il sous-louait une partie des terres plus cher qu'il ne les payait lui-même.

Dans ces conditions, on ne s'étonne plus que le fils de Bernard Pollet ait pu reprendre la ferme louée à son père, la cense de l'Estrée. A Sainghin, les descendants d'une autre branche de la famille Pollet se sont succédés pour les mêmes raisons, à la ferme du Brusle, qui consistait en douze bonniers un cent d'héritages, et dépendait elle aussi de la seigneurie laïque.

Ces deux belles fermes témoignent encore aujourd'hui de la position sociale occupée par la famille Pollet : grange majestueuse donnant sur la grande cour pavée autour de laquelle se répartissaient les bâtiments, vaste porche à arcades de la cense de l'Estrée ; qualité architecturale de la façade sur cour de la ferme du Brusle aux ouvertures soulignées par un appareillage en pierre de Lezennes, nobles proportions des pièces d'habitation, évoquant davantage le manoir que la maison rurale, sobre élégance d'une cheminée de briques Renaissance.

LE LABOUREUR ET SES ENFANTS

(12) A.D.N., tabellion 4.832-4.833.

Dynastie rurale de fermiers aisés, la famille Pollet, en dehors des terres et fermes qu'elle prenait en location, possédait quelques biens, autres qu'attelage de charrue et cheptel en vaches et "blanches bestes". Dans les années 1780, Jean-Baptiste Pollet, le censier de l'Estrée, louait l'une de ses maisons et 50 verges de terrain sis à Sainghin à deux demoiselles célibataires, ainsi qu'un "lieu manoir amasé de maison et autres places, verger, jardin, terres à labour au village de Nomain, enfin 9 cens de terre à labour à Fretin" (12). Un patrimoine somme toute modeste, destiné à être partagé entre ses dix enfants. Parmi eux, deux filles s'unirent à des fermiers d'Ascq et de Dottignies, et deux garçons s'établirent, l'un à Roubaix, l'autre à Gruson sur les fermes de leurs épouses. Ils ne quittèrent pas les environs de Lille qui pouvaient encore accueillir les nombreux descendants de ces familles résolument fécondes ; une bourgeoisie rurale, qui pratiquait l'endogamie sociale à l'échelle de la châtellenie, dans un rayon qui n'excédait pas trente kilomètres.



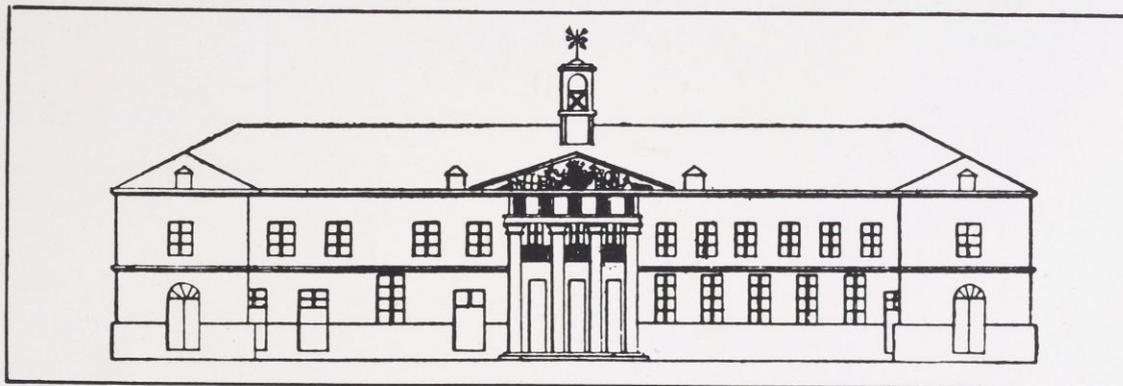
Portraits de Pierre-Joseph Pollet (1777-1822) et de sa femme Pélagie (1772-1854), probablement à l'époque de leur mariage. (Archives familiales).

LE LABOUREUR ET SES ENFANTS

En épousant Pélagie Delobel le 18 août 1805, le jeune Pierre-Joseph Pollet, âgé de 29 ans, trouvait dans sa corbeille de mariage une des plus importantes exploitations de Roubaix. Sa femme était née en 1772 à Willems, dans une famille de cultivateurs aisés. Un premier mariage en 1790, avec Jean-Philippe Libert, l'avait conduite à Roubaix, à la ferme de la Potennerie dont il fut censier jusqu'à son décès en 1802. Pélagie, veuve et mère de quatre enfants : Pélagie, Auguste, Catherine et Adèle, poursuivit néanmoins l'exploitation du domaine et renouvela le bail peu de temps avant de se remarier. Avec Pierre-Joseph Pollet elle eut encore, de 1806 à 1812, quatre enfants : Joseph, Carlos, Rosine et César.

Le milieu dans lequel la famille Pollet a d'abord baigné était bien agricole. Dans le Mélantois, l'un des cinq quartiers de la Châtellenie de Lille, la richesse venait de la terre, généreuse, de vieux défrichement, propice aux cultures céréalières. Cependant, il ne faut pas oublier un des traits caractéristiques de ce plat pays : la proximité des centres urbains tels que Lille, le chef-lieu dont Sainghin n'est qu'à une dizaine de kilomètres, ou des bourgs manufacturiers comme Tourcoing ou Roubaix, un peu plus éloignés. Les liens de dépendance réciproque entre ville et campagne sont très étroits, les échanges nombreux, les produits de la terre approvisionnent les marchés urbains, tandis que les "chefs de manufacture" font travailler fileuses et tisserands des campagnes environnantes, appoint non négligeable pour les familles de manouvriers.

Roubaix, où Pierre-Joseph vint s'installer comme censier en 1806, est un bourg semi-rural, qui se partage entre l'agriculture et l'industrie textile. Pierre-Joseph Pollet se destine à y perpétuer la tradition familiale, mais il n'échappera pas au milieu ambiant, aux nouveaux espoirs levés par les perspectives de l'industrie cotonnière notamment.



L'ancienne mairie de Roubaix, probablement aux environs de 1830. (*Le Monde Illustré* 5 Mars 1923, p. 30).

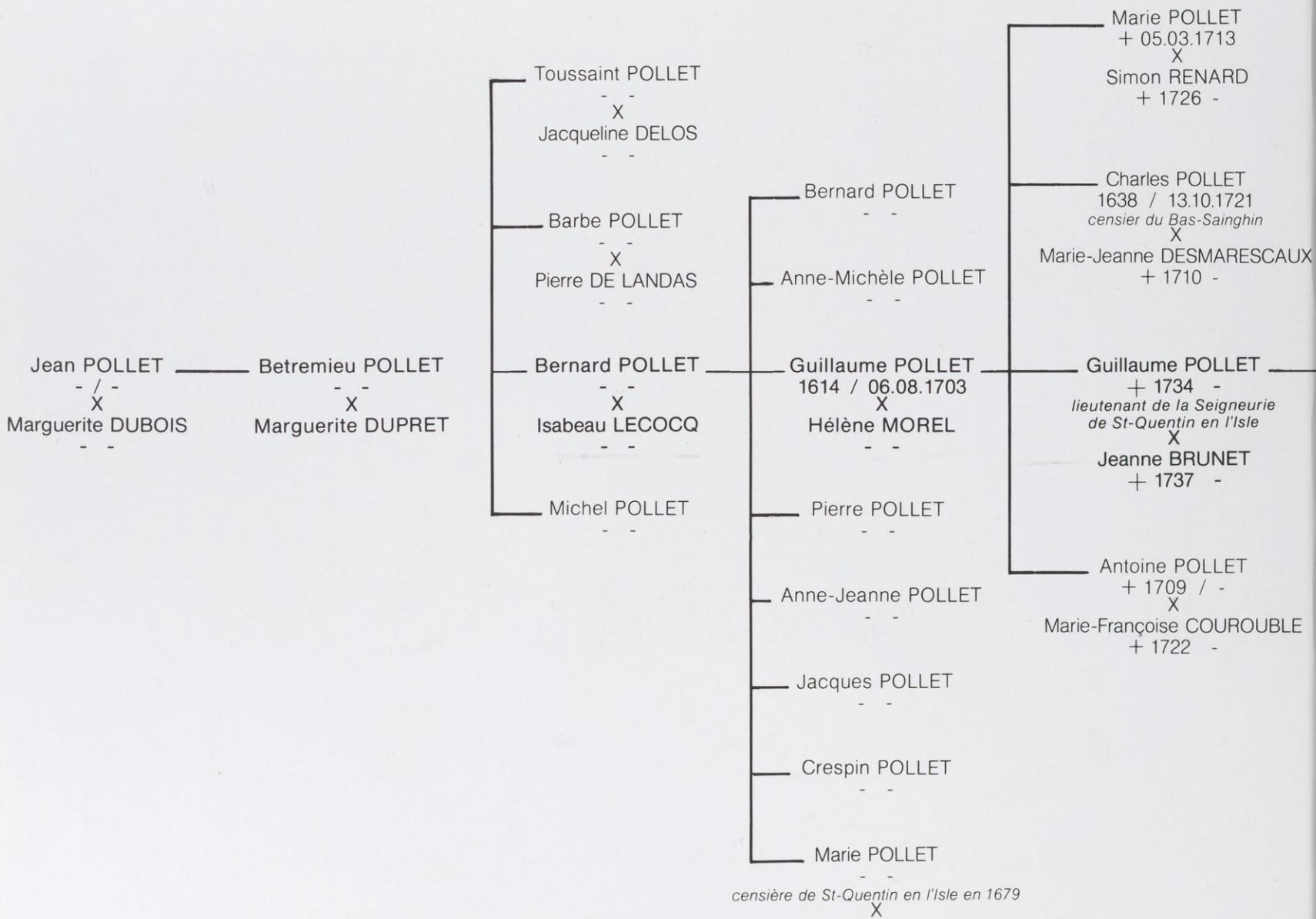


Tableau généalogique simplifié
des ascendants de Pierre-Joseph
Pollet. (D'après G.L. Deffrennes).

Joseph POLLET
10.12.1686 / 03.07.1744
bailli de Bourghelles en 1732
X
Martine COMBLET
1690 / 26.03.1738

Marie-Magdeleine POLLET
21.12.1687 / -
dame des postes en 1781
X
Jean MAUROIS
- / -

Marie-Françoise POLLET
18.12.1689 / -
X
Jaspart COMBLET
1688 / -

Guillaume POLLET
28.02.1692 / -
fermier à Camphin-Carembaut
X

Antoine POLLET
- / -
fermier à Marquain
X
Marie-Marguerite CHUFFART
- / -

Bernard POLLET
26.03.1697 / 26.09.1747
censier de l'Estrée - homme de fief
X
Marie-Louise MALLET
1696- / 1-10-1780

Marie-Catherine POLLET
07-07-1699 / -

Jeanne POLLET
24.10.1701 / -
X
Pierre MALLET
- / -

Guillaume POLLET
01.05.1733 / 21.06.1799

Anne POLLET
22.06.1734 -
X
Pierre DUBRULLE
1726 / -

Noël POLLET
26.12.1735 / 06.01.1736

Jean-Baptiste POLLET
10.12.1736 / 24.03.1798
censier de l'Estrée - homme de fief
X
Domitille LHERMITTE
1743 / 1814

Michel POLLET
15.01.1740 / -

Bernard POLLET
23.07.1770 / -

Louise POLLET
26 - 8 - 1771

Anne-Marie POLLET
01.02.1773 / -
X
Jean-Baptiste LIBERT
1763 / -

Sophie POLLET
11.10.1774 / 03.06.1834

Vermandine POLLET
04.03.1776 / -
X
Charles BRACAVAL
07.10.1772 -

Pierre-Joseph POLLET
16.11.1777 / 07.06.1822
X
Pélagie DELOBEL
1772 / 29.03.1854

Louis-François POLLET
14.07.1779 / 25.09.1837
X
Catherine NARGUET
17.08.1781 / 29.03.1833

Guillaume POLLET
01.05.1782 / 17.02.1842
X
Charlotte DESCAMPS
22.09.1787 / 15.03.1846

Antoine POLLET
17.01.1785 / 13.09.1857
X
Eulalie DESMONS
1789 / 11.12.1865

Pierre-Joseph, dit Joseph
POLLET
02.06.1806 / 21.10.1879
X
Catherine POLLET
30.03.1810 / 13.05.1887

Carlos POLLET
19.07.1808 / -

Rosine POLLET
26.06.1810 / -
X
Cajetan GLORIEUX
- / -

César POLLET
17.10.1812 / -

Roubaix en 1804. Cadastre du Consulat figurant les natures de propriétés. Les terres labourables sont représentées par la teinte sable, les bâtiments en rose et les chemins principaux en ocre jaune. (A.D.N. P 30/305).



CHAPITRE 2

UN CENSIER DE ROUBAIX

LA POTENNERIE

Désormais roubaisien d'adoption, Pierre-Joseph Pollet s'installa dans la ferme de sa femme, à l'écart de l'agglomération qui n'occupait alors qu'une modeste partie des douze cents hectares de la commune, l'essentiel du territoire était encore consacré à l'agriculture en cette année 1805. De riches terres à labour s'étendant à perte de vue, interrompues parfois par quelques pâtures, prés et jardins, onze hameaux dispersés, une centaine de fermes dont douze belles censes entourées d'eau, six moulins à blé et à "tordre" l'huile, autant d'éléments qui composaient un paysage rural sur lequel l'ère industrielle naissante n'avait pas encore mis vraiment son empreinte.

De nombreux chemins serpentaient d'une ferme à l'autre et reliaient les hameaux au centre de la petite cité. La seule route pavée vers Lille et Tourcoing passait par Mouvaux, ce qui rallongeait quelque peu le trajet, le chemin le plus direct vers Tourcoing par la rue de la Fosse-aux-Chênes était impraticable en hiver, de même qu'au sud le chemin de Lille par Croix. A Roubaix, un bourg ouvert sur sa campagne, on ne trouvait aucune trace de rempart, les seules défenses étaient naturelles : lignes de haies vives et fossés plus ou moins profonds. Sa situation, loin des grands axes ne fut jamais un obstacle à son développement, le noyau central urbanisé s'étendait en hémicycle au fond d'une cuvette où coule un petit courant d'eau, le Trichon. Le plan semi-étoilé dans lequel s'inscrivait la bourgade, s'appuyait sur une ancienne grande route venant de Lille, qui allait rejoindre l'importante chaussée Tournai/Courtrai qui passait par Wattrelos. Entre ville et campagne, la population se répartissait à peu près également : 4.430 habitants pour le bourg, alors que l'on en dénombrait 4.273 dans la partie rurale, selon le recensement effectué en 1806.

Le domaine où était située la ferme de la Potennerie était fort ancien, d'origine féodale. Il comprenait vingt-six bonniers, soit trente-six hectares d'un seul tenant, un quart en prairies et bois et trois quarts en terres à labour, avec maison et dépendances pour le censier, château et parc planté pour le propriétaire. Ce domaine s'étendait au sud de Roubaix sur le chemin de Lille qui passait par Croix, et sur tout le quadrilatère que limitent aujourd'hui la rue Jules-Guesde, la rue de Lannoy, le boulevard de Reims et la rue Jean-Baptiste Notte. Le château avec les dépendances était entièrement cerné d'eau : dans cette enceinte se trouvait également une chapelle reconstruite en 1560. Pendant deux siècles, jusqu'en 1798, les propriétaires furent de riches bourgeois de Lille, les Petitpas, puis pour 122.500 livres tournois Charles Delespaul, de vieille souche roubaisienne, se rendit acquéreur de l'ensemble de la propriété (1).

(1) Pour l'ensemble des renseignements historiques sur la Potennerie, voir : Th. Leuridan. *Les vieilles seigneuries, les vieilles censes et les vieilles familles de Roubaix*, Roubaix, 1891. Les rôles des contributions directes de l'An XIII et de l'année 1807 sur l'activité des familles Libert et Delobel. A.M. Roubaix, G 121 et 26.

Aile du château de la Potennerie construite en 1560, où se trouvait la chapelle castrale. Extrait de Th. Leuridan. *Histoire de Roubaix*, T. 3. Roubaix, 1862.



Malgré la hausse du prix de la terre dans l'arrondissement de Lille : 13% entre 1779 et 1788, tandis que la valeur locative n'atteignait pas 5% et que le revenu foncier avait baissé de 2,7% à 2,4%, la bourgeoisie urbaine continuait, on le voit, à rechercher les placements fonciers (2).

La cense de la Potennerie, louée et occupée par Pierre-Joseph et Pélagie, se composait de bâtiments d'habitation (150 m²) et d'exploitation répartis autour d'une cour intérieure, l'ensemble couvrait 1.170 m² à proximité du château. La superficie de l'exploitation, plus de 30 hectares, en faisait une grosse ferme pour la région lilloise et l'une des plus importantes de Roubaix. Comme à Sainghin, les bâtiments de briques et couverts de tuiles, disposés de part et d'autre de la cour pavée, tranchaient sur les humbles maisons alentour, faites le plus souvent "en paille et paillotis", autrement dit des murs de torchis et un toit de chaume. En 1804, le préfet Dieudonné s'étonnait que l'arrondissement de Lille n'ait qu'un tiers de ses édifices construits en briques.

A la Potennerie, le travail de la ferme exigeait une main-d'œuvre nombreuse : onze domestiques nourris et logés sur place, qui se louaient à l'année. Avec Pierre-Joseph, Pélagie et leurs cinq enfants, le jardinier, sa femme et leurs trois enfants, la cense abritait en permanence une petite communauté de vingt-trois personnes (3). Cette importante main-d'œuvre n'excluait pas l'appel temporaire et saisonnier à des journaliers qui allaient de ferme en ferme proposer leurs services. Les domestiques étaient assez étroitement associés à la vie des maîtres avec lesquels ils prenaient généralement leurs repas. Employés qualifiés, ils formaient l'aristocratie de la domesticité et, parmi eux, le berger recevait le salaire le plus élevé (4). A Roubaix, trois propriétaires se partageaient les "bêtes à laine", Pierre Joseph-Pollet était l'un d'eux et chacun se

(2) Georges Lefebvre, op. cit., p. 270.
 (3) A.M. Roubaix, F1a3, recensement de 1806.

(4) Voir à ce sujet : Jean-Pierre Jessenne. *Le pouvoir au village* (1770-1848). Thèse dactylographiée. Université de Lille III, 1981, T.II, p. 254.

(5) A.M. Roubaix, F III A 1-2.

(6) Les données précises concernant les bâtiments de la ferme sont extraites de l'état de section du cadastre de Roubaix, établi en 1828. ADN p. 33, 1134.

(7) Cf. enquête sur les distilleries de grains. A.D.N. M 417-133.

(8) Dieudonné. *Statistique du Département du Nord*. Douai, 1804. T.I.

(9) Louis Figuier. *Les Merveilles de l'Industrie*. Paris, T.4, p. 510.

voyait assigner par le conseil municipal un cantonnement pour faire paître son cheptel, de même qu'était déterminé rigoureusement le parcours que le troupeau devait emprunter pour s'y rendre (5).

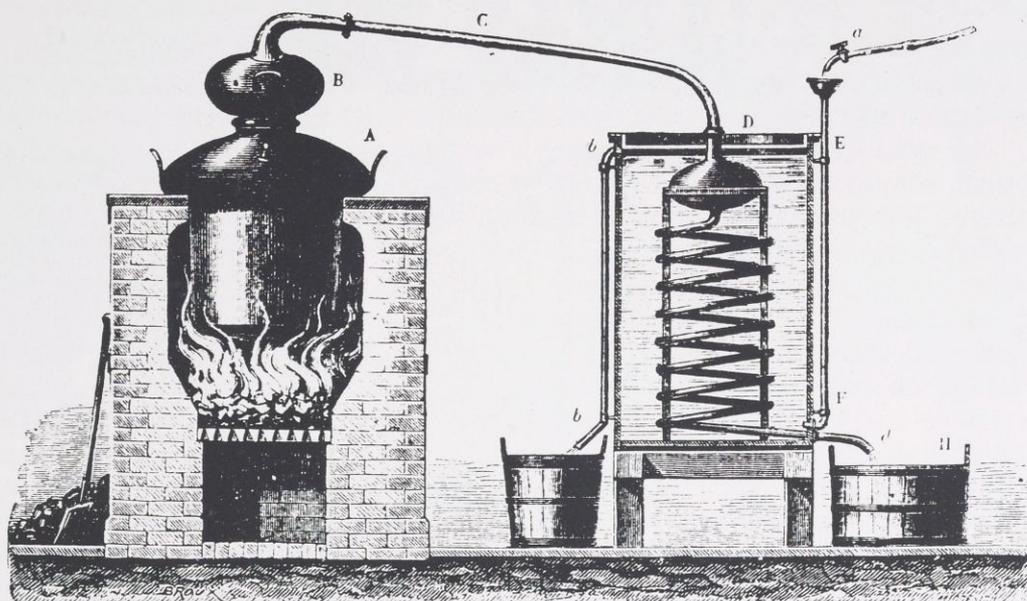
Homme de son temps, le fermier de la Potennerie a su saisir une fois au moins l'opportunité de décisions gouvernementales, concernant notamment la betterave. Lorsqu'en 1812 l'Etat avait imposé à la commune la mise en culture, sur dix-huit hectares, de "la précieuse racine" et que de nombreuses protestations s'élevèrent, Pierre-Joseph Pollet, avec six de ses confrères, se porta volontaire pour ensemer un demi hectare de son exploitation.

Aux revenus de la terre et de l'élevage, cet homme décidément dynamique ajoutait ceux d'une fabrique de genièvre, une industrie qui, depuis la Révolution, connaissait une grande faveur dans la région. Pour exercer le métier de distillateur de grains, il fallait bien entendu payer une patente, qui se montait ici à vingt francs de droits fixes et huit francs de droits proportionnels.

Contigu à la maison d'habitation, dans l'enceinte de la ferme, le bâtiment de distillerie couvrait une surface de 130 m², et l'installation qu'il abritait se composait d'une chaudière alimentée par du charbon de terre, d'un alambic et de quatre cuves de macération (6). Un équipement qui permettait, avec l'aide de deux ouvriers, de produire un peu plus de quatre-vingts hectolitres par an (7). Pour fabriquer une telle quantité d'alcool, il fallait traiter vingt tonnes de céréales diverses : blé, seigle, escourgeon, orge ou avoine, des grains "étrangers", c'est-à-dire importés car il était interdit d'utiliser des céréales françaises réservées à la consommation courante (8).

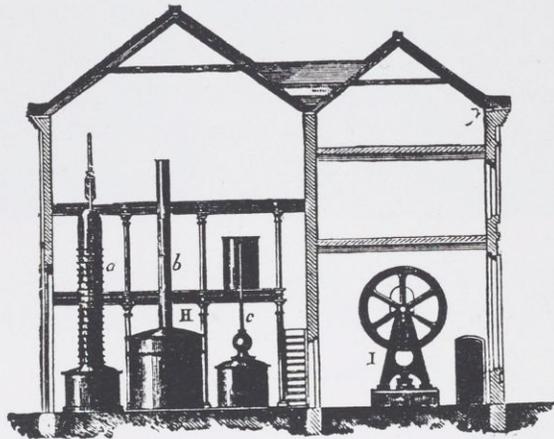
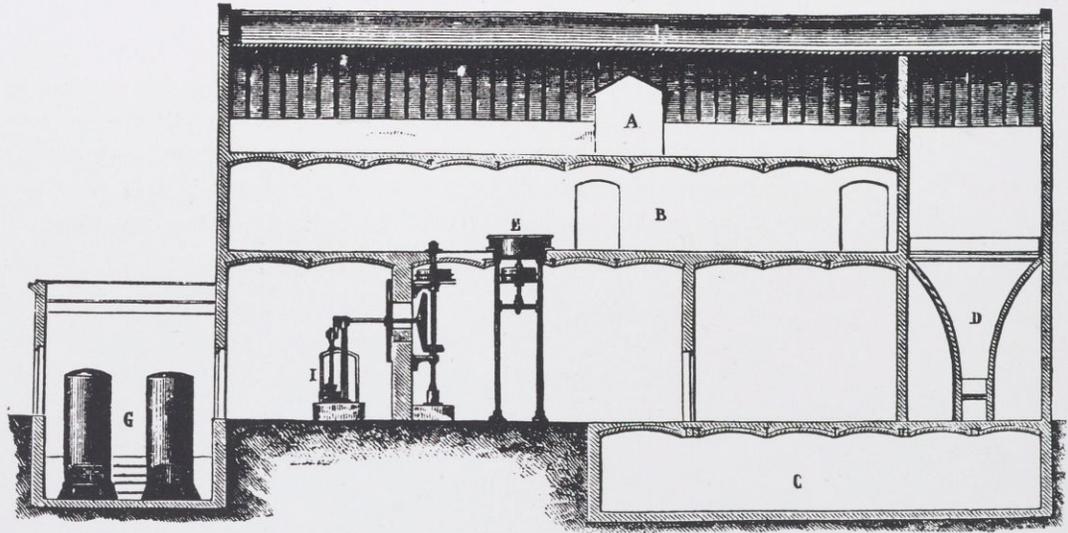
Distiller les grains présentait un double intérêt pour les agriculteurs : en été, les résidus, ou drêches, remplaçaient avantageusement pour le bétail les fourrages, rares et chers dans cette saison en général plus sèche. Les marcs qui restaient après l'extraction de la matière sucrée des céréales étaient un aliment de choix grâce auquel les vaches laitières fournissaient un lait riche et abondant (9).

Dès que la fabrication des alcools est devenue libre après la Révolution, les distilleries se multiplièrent dans l'arrondissement de Lille et les bénéfices y étaient au moins proportionnés à

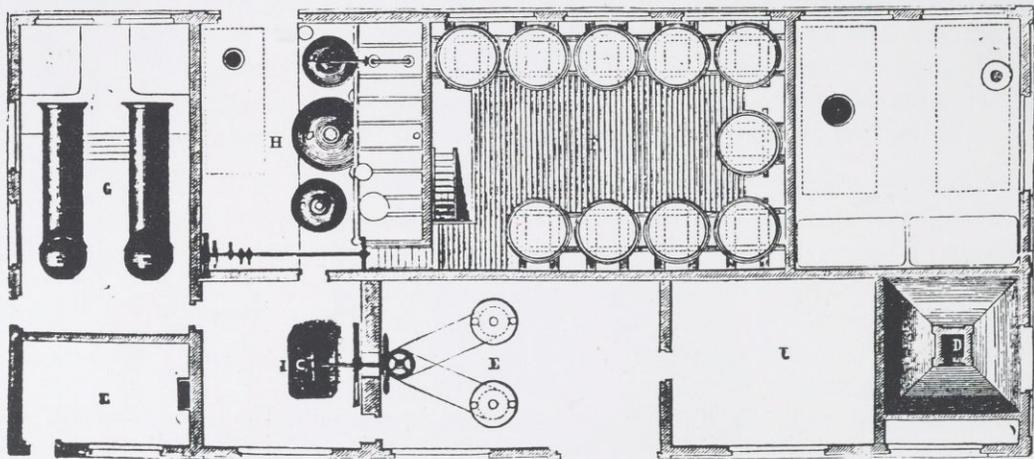


Alambic simple ou alambic des pharmaciens, des liquoristes et des parfumeurs. Louis Figuier. *Les Merveilles de l'Industrie*, T. 4, p. 472.

UN CENSIER DE ROUBAIX



- A, grenier à grains.
- B, grenier à farines.
- C, cave où se fait la germination du grain.
- D, touraille pour sécher le malt germé.
- E, deux paires de meules pour moudre le malt.
- F, local de fermentation contenant dix cuves en bois.
- G, générateurs de vapeur.
- H, local des pompes et des appareils de distillation, de fabrication de genièvre et de rectification.
- I, machine à vapeur.
- J, tonnellerie.
- K, magasin à alcool.



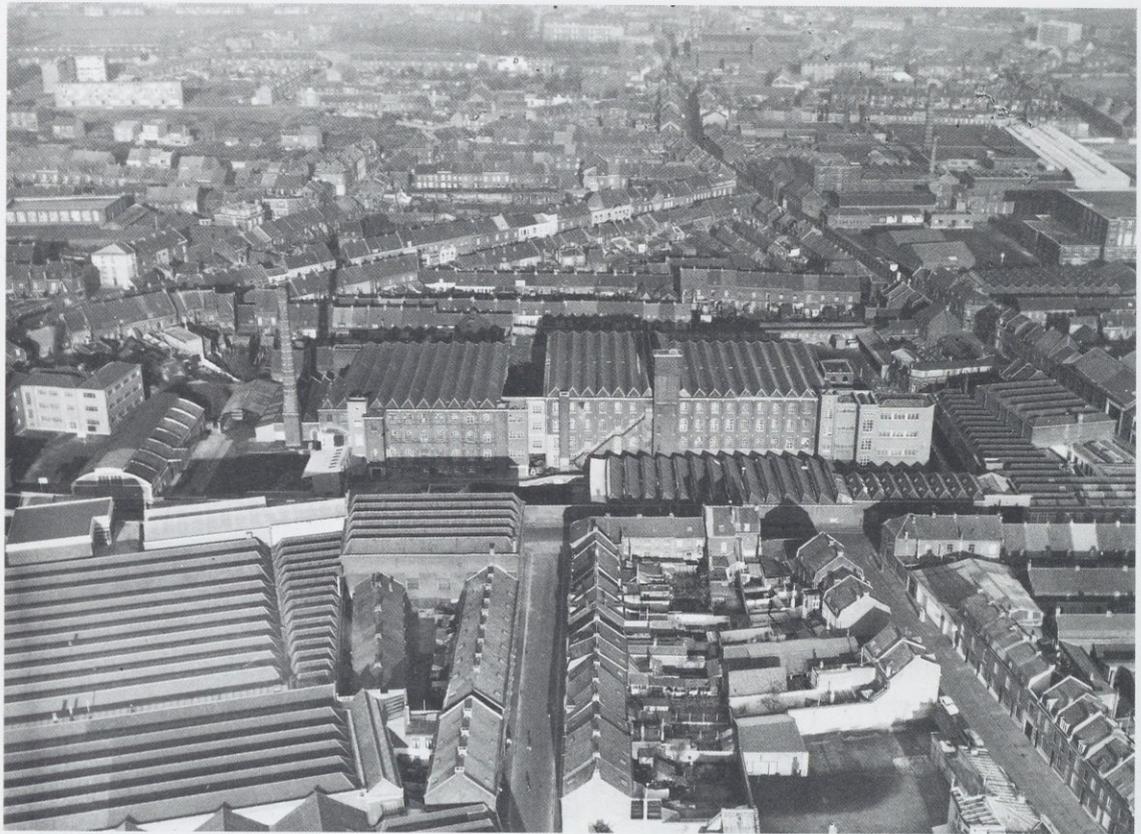
Vue en élévation et en plan d'une distillerie de grains. Louis Figuier. *Les Merveilles de l'Industrie*, T. 4, p. 511.

DE LA DISTRIBUTION NATIONALE AU DÉVELOPPEMENT INTERNATIONAL



Francis Pollet
Couverture de Redoute-Actualités -
Noël 1959.

DE LA DISTRIBUTION NATIONALE AU DÉVELOPPEMENT INTERNATIONAL



Vue aérienne, Tourcoing 1 - 1960.
Vue aérienne, Tourcoing 2 - 1972.